

AGPM



N° 98

la po... n...

*général
Blanc*

... l'engagement
individuel
de chacun

pour un même idéal

Bulletin d'information de l'Association Générale de Prévoyance Militaire

Avenue de Font-Pré - Sainte-Murée - 83086 - Toulon - 0 50 F • cédex • Septembre 1973

la stratégie d'ALESIA

Un commentaire militaire dans l'hypothèse ALESIA = CORNU

1) La conduite de la Guerre après BIBRACTE.

Investi à l'assemblée de Bibracte des pleins pouvoirs, Vercingétorix assume la responsabilité totale de la conduite de la guerre, à la fois sur le plan politique, et sur le plan des opérations.

Ses actions politiques visent à créer l'insurrection générale, et à bloquer toutes les voies de retraite vers le Sud. Sur les peuples indécis ou favorables aux Romains, sur la Province même (Allobroges notamment), il déploie une grande activité diplomatique, promet des versements d'or, menace militairement par la présence, et au besoin par le combat.

La défection des Eduens a déjà fermé le couloir Saône-Rhône et chassé César des territoires Eduens et Sénons. Vercingétorix rêve d'une possible défection des Allobroges ; l'axe Lingonie-Séquanie-Italie pourrait alors être également interdit, comme aussi l'accès aux cols alpins.

C'est là le but de la stratégie globale poursuivie par le Gaulois.

Quant à la conduite des opérations militaires, il s'agit d'affaiblir les Romains, de les affamer, de faire le vide autour d'eux par une rigoureuse et terrible tactique de la terre brûlée. Il faut les contraindre à quitter la Gaule, les surprendre en pleine retraite, les anéantir en appelant la Gaule entière aux armes.

Il faut monter un service de renseignements actif et efficace, organiser ses gros, renforcer la cavalerie gauloise, apte au double service de la découverte et du combat, faire les détachements nécessaires.

Il faut enfin agir avec prudence et en secret, se garder soigneusement, en vue de l'épreuve décisive, qui ne saurait plus tarder désormais. Jusque là, éviter les accrochages, et surtout la bataille rangée en plaine.

2) L'attitude de César après Gergovie.

De son côté, quelle est la conduite de César ?

Après ses revers de Gergovie, le dramatique passage de la Loire, l'évacuation de Lutèce, le Romain se rend compte du péril qu'il court au milieu d'une Gaule soulevée par une insurrection qui ne cesse de s'étendre.

Il veut gagner très vite un territoire provincial, et peut-être l'Italie, car ses adversaires politiques travaillent à lui interdire un second consulat ; il n'écarte pas le spectre de la guerre civile à Rome.

Il doit donc garder son armée intacte. S'il éprouvait des revers graves, son avenir politique serait compromis.

Il lui faut donc courir au Nord pour recueillir Labienus, puis toutes forces réunies, quitter le bassin parisien pour celui de la Saône, par le seuil géographique de Langres, après avoir, au passage, appelé les cavaliers germains, dont il a le plus grand besoin, face à la redoutable cavalerie gauloise.

Le point le plus proche de la Province est Genève. Il faut donc rejoindre très vite les Allobroges (car leur défection est possible) en traversant le pays de ses amis Lingons, puis celui des Séquanes.

C'est le chemin le plus court à travers le Jura, et aussi le plus sûr, parce qu'il est éloigné des zones de concentration adverses, et qu'il évite les grandes plaines, où la cavalerie gauloise est le plus à craindre.

3) L'influence du terrain.

D'une façon plus générale, d'ailleurs, les deux adversaires gardent présents à leur esprit, les caractères différents des opérations militaires en montagne ou en plaine.

En effet, on ne peut opérer en plaine qu'avec des effectifs importants, en évitant les détachements isolés, sauf en retraite. Il faut rester groupés. Le risque de bataille rangée est grand si l'on est fixé par l'ennemi. Quant à la cavalerie, elle joue un rôle majeur et souvent déterminant.

En montagne, au contraire, on peut faire des détachements,

la défense peut se disperser. On n'attaque pas une position défensive dominante, on la tourne par les vallées et les cols. A cause du terrain, l'offensive ne peut se faire qu'avec les têtes de colonnes. La supériorité numérique ne joue plus le premier rôle ; la bataille rangée est improbable ; on peut se passer du service de la cavalerie.

Le cas du Jura est particulier : il comprend une partie tabulaire de l'Ouest, d'une altitude de 800 mètres environ, et une partie plissée, dont les sommets dépassent 1.000 mètres, où les passages sont rares.

Il est clair que la partie tabulaire doit présenter les caractères intermédiaires de la plaine et de la montagne. La cavalerie peut encore jouer un certain rôle dans les parties découvertes ou les grandes clairières ; la bataille rangée y est encore possible, à l'échelle de l'ampleur du théâtre.

Dans la partie plissée, au contraire, les caractères des opérations en montagne s'imposent pleinement. C'est ainsi que la menace, ou la simple présence, suffisent à fixer l'adversaire, alors qu'en plaine, c'est seulement le combat qui peut le faire.

4) Le premier combat de cavalerie et ses conséquences.

Dans ces conditions, quelle sera l'attitude du Gaulois ?

Il est très bien renseigné par sa cavalerie, ses émissaires, ses espions, ses prisonniers. Il veut farouchement le secret, car il connaît la vertu de la surprise.

Et, de fait, le premier combat de cavalerie surprend complètement un adversaire mal gardé, qui se croit en sûreté depuis qu'il a quitté la plaine de la Saône, et pénétré sur le plateau jurassien.

Ce combat est pourtant un échec pour le Gaulois ; il doit alors recourir à une manœuvre d'arrêt.

Vercingétorix a étudié les diverses hypothèses, et placé des détachements aux différents points sensibles des itinéraires possibles de retraite.

Il décide de se replier dans la forteresse d'Alésia. Si son oppidum est bien CORNU, il verrouille le passage, qui, du débouché du plateau, conduit vers la haute montagne et les cols du Jura.

Le siège d'Alésia





— Vercingétorix au camp de César.

Ses défenses naturelles sont tellement puissantes que la forteresse ne peut être enlevée de vive force ; impossible aussi de la tourner, faute de chemins. Pour la prendre, il faut monter une opération de siège, perdre un temps précieux, qui peut permettre à l'adversaire d'appeler à lui les armées de secours.

Si César veut, malgré tout, poursuivre sa route, il doit rechercher un autre passage pour franchir le Jura, vers Genève ? Par Pontarlier et par Nantua. Dans le second cas, la cluse est déjà entre les mains des Eduens ; dans le premier, il faudrait rebrousser chemin, et prendre des risques désormais considérables.

Car la forteresse est toujours menaçante. Certes, Vercingétorix va bientôt renvoyer sa cavalerie dont l'utilité, en montagne n'est plus indispensable ; il la chargera, d'ailleurs, d'une mission extérieure. Mais il gardera toute son infanterie, très à l'aise dans les mille hectares de l'oppidum. Le tiers de cette force est nécessaire pour assurer la défense propre de la forteresse, les deux autres restant disponibles pour d'éventuelles manœuvres sur position centrale.

Et César le sait bien.

Certes, les Romains pourraient encore glisser tout au long des flancs de l'oppidum, au plus près, en défilant par les crêtes, pour se regrouper vers le Morbier. Mais une telle manœuvre supposerait, d'une part, l'abandon des impédiments sans lesquels une armée antique ne saurait combattre,

et, d'autre part, le sacrifice de deux ou trois légions, nécessaires pour tenir en respect la forteresse pendant le lent écoulement des gros, et finalement, vouées à la destruction.

Le Romain ne peut consentir de tels sacrifices ; son prestige serait ruiné à Rome. Il a besoin de garder son armée intacte, et de conserver l'énorme butin qui alourdit ses colonnes.

5) La conclusion

Le sort en est jeté : c'est le siège. Le Romain est rivé à l'obstacle, et définitivement fixé.

Ce sera ensuite au tour des armées gauloises d'entrer en jeu — «de toute la Gaule en armes» — pour déferler sur les légions et les écraser comme dans un étau.

Mais, hors de la présence du Chef suprême, pas un seul des lieutenants du Gaulois n'est de force à assumer un grand commandement à l'extérieur. Et, sur la fin, pour certains d'entre eux, la tentation d'une opportune et profitable trahison s'est-elle, peut-être, imposée.

Trop de conscrits aussi dans l'armée de secours, face à l'armée de métier de César, qui n'a dû pourtant son salut qu'à des fortifications d'une puissance exceptionnelle pour l'époque. Dans cette tragique confrontation entre deux volontés, qui restera «un des drames le plus mémorable de l'histoire du monde», c'est en définitive le Tacticien qui a battu le Stratège, tant il est vrai que la stratégie la meilleure ne peut arriver à un bon résultat, si la tactique fait défaut.

Général d'Armée BLANC (CR)